

FEBRUARY '12



Amaranth Ehrenhalt:  
*Aderet*, 1990, oil on  
canvas, 35 by 46 inches; at  
Anita Shapolsky.

### AMARANTH EHRENHALT ANITA SHAPOLSKY

Viewers in New York got a taste of Amaranth Ehrenhalt's zesty oeuvre in 2006 when five of her paintings from the late '50s were featured in the exhibition "Encore: Five Abstract Expressionists," which opened at Baruch College's Sidney Mishkin Gallery and then appeared at Shapolsky. "Amaranth Ehrenhalt: A Hidden Treasure," the multifaceted artist's welcome and long overdue first solo in New York City, offered a wider range of her work, filling two floors with 18 paintings (from the 1950s to 2005), four painted sculptures (all 2000) and a tapestry (2008). The lush colors and dynamic rhythms radiate a *joie de vivre* that seems to be in short supply these days.

Born in Newark, N.J., in 1928 and raised in Philadelphia, Ehrenhalt lived in New York City during the heyday of the New York School. In the mid-'50s, she left for a three-week visit to Paris and stayed for over 30 years. Her storied life there included traveling in Morocco and Tunisia with Friedensreich Hundertwasser (who did three portraits of her), enjoying the

patronage of Sonia Delaunay (who let the young artist purchase art supplies on her account) and exhibiting alongside expatriate contemporaries such as Sam Francis, Joan Mitchell and Shirley Jaffe. She moved back to New York in 2008.

Ehrenhalt paints improvisationally, without preliminary sketches. Color-forms interact with linear overlays, creating a tension that evokes the energy of life itself. In the oil-on-canvas *Aderet* (1990, 35 by 46 inches), centrifugal force seems to govern a tangled mass of thick, white wet-on-wet brushstrokes that bump up against or tear across small dabs in hot pink, orange and yellow. The tangle almost resolves into a sexy bouquet, with suggestions of irises and daffodils toward the bottom right; cooler tones moving in from the four corners barely contain the action. Jay Milder's painterly interpretations of the visual energy of the Kabbalah come to mind, as does Soutine's ecstatic brushwork.

*Umatilla* (1959), the largest picture on view at 59 by 87 inches, intimates the trajectory of the artist's future work, although it has an unusually large amount of white canvas visible. In contrast to her tightly packed compositions, here she provides

an airy backdrop for a washier configuration of forms and a ribbonlike network of thick and thin colored lines that swirls over all.

In an ingenious pairing of a painting and a tabletop sculpture on the gallery's second floor, *Zamora* (1961) hung behind the 28-by-28-by-4-inch *Black Bear 2*. Flat angular shapes seem to jockey for space on the canvas. The sculpture, an equilateral diamond shape, balances on point. The top half, a brightly painted wood triangle, can be pivoted by hand; it rests atop two adjoined marble triangles, one white, one black. It's as if the brightly painted forms in *Zamora* had jumped off their support onto the top half of *Black Bear 2*. The forms seem kept in perpetual motion by a loopy white cursive layer that echoes the striations in the marble—another inspired move by the artist.

—Elisa Decker

## AMARANTH EHRENHALT at la galerie Anita Shapolsky a New York.

Les New Yorkais ont eu en 2006 un avant-goût de l'oeuvre d'Amaranth Ehrenhalt lors d'une exposition "Encore: Five Abstract Expressionists" à la galerie Sidney Mishkin de Baruch College où cinq de ses peintures de années 50 étaient présentées. Aujourd'hui la galerie Shapolsky montre une retrospective "Amaranth Ehrenhalt: A Hidden Treasure" (un trésor caché". C'est le premier solo à New York, longtemps attendu, de cette artiste si creative. Cette exposition montre la grande variété de son oeuvre et en donne une large vision: 18 peintures (1950-2005) sur deux étages, quatre sculptures peintes (de l'an 2000) et une tapisserie. Une joie de vivre, rare de nos jours, émane des riches couleurs et du dynamisme des mouvements.

Ehrenhalt vit à New York pendant la grande époque de la "New York School". Dans les années 50 elle part pour une visite de trois semaines à Paris et reste plus de trente ans. Pendant ces années elle voyage au Maroc et Tunisie avec Friedensreich Hundertwasser (qui a fait trois portraits d'elle), jouit du patronage de Sonia Delaunay (qui offre à la jeune artiste son matériel de peinture), expose avec ses contemporains d'outre-mer, tels que Sam Francis, Joan Mitchell ou Shirley Jaffe. Elle revient à New York en 2008.

Ehrenhalt ne fait pas d'esquisse, elle peint spontanément. Couleurs et lignes interagissent, créant une tension qui évoque l'énergie de la vie. Sur la toile *Aderet* (1990, ~88x115cm), une force centrifuge semble contrôler un enchevêtrement de coups de pinceau blanc épais qui se heurtent à de petites touches de peinture d'un rose violent, orange, ou jaune; le tout se résout en un bouquet vibrant, suggérant des iris et des jonquilles en bas à droite, et venant des quatre coins des tons moins vifs soutiennent le tout. Les peintures de Jay Milder interprétant l'énergie visuelle de la Kabbalah ou les coups de pinceau extatiques de Soutine nous viennent à l'esprit,

*Umatilla* (1959), la plus grande peinture de l'exposition (~148x218cm), nous laisse pressentir la direction future de l'oeuvre de l'artiste, bien qu'il y ait une exceptionnellement grande partie de la toile encore visible. Par contraste avec ses compositions très denses, ici elle alisse un fond aéré sur lequel une configuration de formes d'une peinture plus fluide et un lavis de rubans colorés fins et large tournoient sur toute la surface de la toile.

Au deuxième étage de la galerie dans un arrangement ingénieux d'une peinture et d'une sculpture (hauteur de table) *Zamora* (1961) est accrochée derrière *Black Bear 2* (ours noir) (70x70x10cm). Des formes plates angulaires se bousculent pour une place sur la toile. La sculpture, en forme de losange équilatéral, se balance sur une pointe. La moitié supérieure, un triangle en bois de couleur vive, que la main peut faire pivoter, s'appuie sur deux tringles de marbre adjacents, l'un blanc, l'autre noir. C'est comme si les formes de couleur vive de *Zamora* avaient sauté de leur support sur la partie supérieure de *Black Bear*. Les formes semblent être maintenues en un mouvement perpétuel par un ruban cursif sinueux de peinture blanche qui fait écho aux stries du marbre – une autre inspiration de l'artiste.

Signé *Elisa Decker*

Publié dans *Art in America*, février 2012